

## CHAPITRE II

### Association anthropogénique

Aucune raison ne permet de mettre en doute la continuité de la société humaine et animale. Le fait auquel nous nous rapportons ne doit pas se confondre avec la descendance de l'homme de quelque ancêtre inférieur. La doctrine de la descendance repose sur des preuves qui appartiennent au domaine de la biologie et de la géologie. La sociologie accepte leur conclusion et recherche si les premiers hommes étaient des couples isolés, issus peut-être d'un couple unique, ou si la transition de l'animalité à l'humanité eut lieu par groupes sociaux entiers. Il n'y a aucun témoignage pour l'hypothèse qui fait d'un couple unique, ou de nombreux couples isolés, les ascendants des différentes variétés d'hommes. Au contraire, un grand nombre s'élèvent contre elle, et invinciblement.

Tous les restes des hommes primitifs montrent qu'ils vivaient comme les sauvages actuels, en groupes. L'ancêtre (simien) de l'homme a dû être aussi un animal social. Y a-t-il une raison de supposer qu'entre l'anthropoïde social et l'homme primitif social, il fut intercalé un couple vivant en dehors des relations sociales et si différent, mentalement et physiquement, de toutes les autres créatures, que toute société lui fût impossible? Si cela est, il faudrait en revenir à l'hypothèse des créations spéciales; car les différences physiques et mentales qui distinguent les hommes des autres créatures sont celles qu'a produites l'intercourse sociale et, sans la société, elles

n'ont pas de genèse naturelle. Le langage est le signe spécifique qui sépare l'homme de la brute et ouvre la voie au développement de ses plus hautes qualités intellectuelles. « Sans quelque langage, si imparfait soit-il, il est douteux que l'intelligence de l'homme eût pu s'élever au niveau qu'implique la domination de l'homme à une période très reculée. » De plus, la théorie patriarcale de l'origine de la société a été renversée en une foule de points et, avec elle, la plupart des conceptions qui impliquaient l'idée d'un couple unique.

Nous avons trois moyens pour déterminer approximativement les caractéristiques sociales des hommes primitifs. Le premier est la masse considérable de faits géologiques et biologiques qui nous amènent à connaître la nature de l'homme primitif, les conditions dans lesquelles il vivait. Le second, c'est la somme croissante de matériaux archéologiques qui nous apprennent beaucoup sur la vie des premiers hommes qui laissèrent des traces positives de leur existence. Le troisième est le parallélisme général entre des traits de la société primitive et des traits des sociétés inférieures de sauvages actuels.

Il y a de nombreuses raisons pour accepter ce parallélisme. Une provient du fait que les croyances et les coutumes des peuples civilisés contiennent de nombreuses survivances des croyances et des usages qui existent encore, en pleine vigueur, dans les communautés sauvages. Elles indiquent, non seulement que les nations civilisées se sont développées de la sauvagerie, mais que les hordes sauvages actuelles sont à un moment de développement stationnaire et, par suite, à peu près dans la condition des hommes primitifs. Une autre raison vient du fait que les plus anciens restes de l'industrie humaine montrent que les hommes paléolithiques et néolithiques avaient les mêmes arts que les sauvages de nos jours.

Néanmoins, aucune société actuelle ne peut être classée

comme anthropogénique. Aucune n'est aussi basse dans l'échelle de l'évolution qu'ont dû l'être les premières sociétés humaines. Aucune n'est totalement dépourvue de ces embryons d'organisation en clan ou en tribu qui lui donnent droit à être considérée comme ethnogénique.

En outre, le parallélisme a des limites importantes qu'il faut se rappeler toujours. Les groupes sauvages modernes vivent dans les régions de la terre relativement nues, inhospitalières, inaccessibles, où les ont relégués les peuples plus forts. Il est pratiquement établi que le premier habitat de l'homme était une superficie fertile et hautement salubre. Ces différences de circonstances en ont amené d'importantes entre les caractéristiques sociales, mentales et physiques des hommes modernes inférieurs et celles des hommes primitifs. Les sauvages actuels sont certainement dégénérés à un certain degré, débilités et en voie d'extinction. Les hommes primitifs n'avaient pas une intelligence plus grande que n'ont les sauvages et avaient à peu près les mêmes idées que ceux-ci, quoique peut-être ils se rapprochassent plus clairement de l'animal; mais il est probable que les hommes primitifs étaient relativement bien nourris, et qu'ils vivaient en bandes relativement nombreuses et dépensaient une large dose d'énergie dans le combat pour la vie. Les différences influeraient plutôt sur le taux de l'évolution que sur sa forme et ses périodes, et pour l'étude de ces dernières nous pouvons employer le parallélisme avec confiance. La sociologie anthropologique est donc l'étude des sociétés d'hommes primitifs, reconstituées par induction, et des communautés actuelles de sauvages, en tant qu'on peut croire que celles-ci apportent des données à l'intelligence des origines humaines.

Il est abondamment prouvé que la conquête des aliments modifia la congrégation sociale chez les hommes de la pré-histoire. Des amas de coquilles, comme ceux de la Terre

de Feu, laissés par les hommes néolithiques, se trouvent « ça et là sur toutes les côtes du monde ». Sur celles du Danemark, quelques-uns de ces « débris de cuisine » ont neuf cents pieds de long, de cent à deux cents de large, de trois à cinq, quelquefois dix, de haut. Les plus vieux restes, sérieusement identifiés, de l'homme primitif (les autels et armes paléolithiques trouvés dans les lits de rivières et les environs du Nord de la France et du Midi de l'Angleterre), sont mêlés aux os des animaux qui servirent à la nourriture. Les quantités de ces restes prouvent le nombre considérable des participants à des festins grossiers. Les débris archéologiques, en général, impliquent l'association humaine et la montrent reliée à la recherche de la nourriture. Les premières associations d'hommes, pourtant, doivent avoir été soumises à des conditions plus simples encore que celles que nous révèlent les plus vieux restes artificiels. Les premiers hommes n'ont pas laissé de traces archéologiques; ils n'étaient pas allés au delà de l'emploi de bâtons ou de pierres brutes, — et c'est là un fait qu'on doit garder présent dans les discussions sur l'antiquité de l'homme. Si on ne trouve aucun reste paléolithique antérieur à la dernière période quaternaire, il ne s'ensuit pas que l'homme n'existait pas avant l'époque quaternaire. Il est certain, au contraire, que si alors les hommes préparèrent les pierres, des hommes antérieurs avaient vécu qui n'y avaient pas songé. L'association de ces hommes antérieurs, comme celle de beaucoup de hordes sauvages actuelles, a dû être déterminée par l'abondance et l'accessibilité des genres de nourriture qui pouvaient être obtenus par les mains aidées seulement par le bâton ou la pierre brute. Les hordes des forêts du Brésil vivent de racines, de bulbes et de noix, de calabasses et de baies, de miel sauvage, d'œufs d'oiseaux et d'insectes. Les hommes primitifs ont dû vivre ainsi, mais peut-être plus abondamment, probablement en ajoutant à ces ressources les poissons, les coquilles et les animaux de facile capture.

Les autres conditions physiques de l'existence des hommes primitifs seraient certainement connues si nous savions où, et à quelle période géologique, est d'abord apparu l'homme. Les témoignages que nous avons confirmés l'opinion de Darwin, — à laquelle a acquiescé l'éminent anthropologiste anti-darwinien Quatrefages, — que l'homme a vécu dans une période tertiaire. Ils ne confirment pas l'avis, — d'ailleurs hésitant, — de Darwin, que la transition de la brute à l'homme eut lieu entièrement en Afrique, beaucoup moins celui de Quatrefages, que l'homme est originaire du Nord de l'Asie. Ils indiquent plutôt que la transition s'est effectuée par de nombreuses variations cumulatives, par des croisements des sélections, partie dans une région, partie dans une autre, pendant que l'espèce humaine était distribuée dans un habitat qui s'étendait à la moitié du globe.

Les raisons qu'invoquait Darwin en faveur de l'origine africaine de l'homme étaient celles-ci. Dans chaque grande région du monde, les mammifères vivants sont en étroite parenté avec les espèces éteintes de la même région. L'homme est plus proche parent des singes catarrhins du Vieux-Monde que des platyrrhins du Nouveau-Monde. Les espèces vivantes les plus rapprochées de l'homme sont le gorille et le chimpanzé, qui vivent tous les deux en Afrique. Deux ou trois singes anthropomorphes, cependant, en y comprenant le dryopithèque de Lartet, presque aussi grand qu'un homme, existaient en Europe à l'époque miocène. « A l'époque et dans le pays, — où et quand que ce fût — où l'homme, pour la première fois, perdit les poils qui le protégeaient, il habitait probablement un pays chaud, circonstance favorable pour le régime frugivore qui était le sien, si on en croit l'analogie. Nous sommes loin de savoir depuis quand l'homme s'était séparé du genre catarrhin, mais cela peut être survenu à une époque aussi reculée que la période éocène. En effet, les singes supérieurs ont différencié des singes inférieurs avec la

période miocène supérieure, comme le démontre l'existence des dryopithèques ».

Les objections scientifiques à cette conclusion que le développement d'un homme du type inférieur s'est complètement accompli en Afrique, sont nombreuses et sérieuses.

Un climat très chaud et très humide peut avoir aidé l'homme à perdre son poil, mais il aurait été extrêmement défavorable à l'activité physique et mentale essentielle à un haut développement cérébral ; au contraire, un climat chaud, devenant tempéré dans les montagnes, aurait été très favorable.

La distribution des races noires est, en apparence, inconciliable avec toute théorie qui voudrait limiter la demeure primitive de l'homme à un espace à l'ouest de l'Océan Indien et au sud du Sahara. Les noirs de l'Extrême-Orient, qui sont surtout représentés par les Mincopis des Îles Andaman, sont très probablement un reste d'une des plus anciennes souches humaines, et il semble prouvé que les races noires sont allées du sud-est de l'Asie vers l'Ouest, et non pas de l'Afrique vers l'Est. Serait-il prouvé qu'à une époque géologique reculée, un continent équatorial allait de la Guinée à la Nouvelle-Guinée, que la difficulté n'en subsisterait pas moins.

Non moins difficile à concilier avec la théorie qui restreint à l'Afrique équatoriale le premier habitat humain, est la distribution des plus vieux restes de l'homme et des restes fossiles des singes anthropoïdes qui lui ressemblaient le plus. Le groupement de ces restes a fortement appuyé la possibilité que la race humaine ait commencé dans l'Europe Occidentale. C'est la certitude que des singes anthropomorphes erraient à l'Ouest de l'Europe pendant la période miocène et les périodes ultérieures qui a troublé la foi de Darwin en sa propre conclusion à cet égard. Le *Dryopithecus fontani*, d'une hauteur égale à celle de l'homme normal, avec des dents comme celles des Aus-

traliens, a été trouvé dans les vallées supérieures de la Garonne et en Italie. Une espèce de catarrhin habite encore le rocher de Gibraltar. C'est en Europe que se sont faites les premières découvertes de restes incontestables de l'homme quaternaire et, nulle part ailleurs, on n'a fait de découvertes d'égale valeur. « Que l'on admette ou non, disait Tylor, que l'Europe fut une partie du globe habitée par les plus anciennes des tribus humaines, il est certain que les restes trouvés en Europe fournissent à présent les meilleurs preuves de l'antiquité de l'homme ». Des instruments paléolithiques se trouvent dans les vallées de l'Ouse et de la Tamise en Angleterre, de la Somme et de la Garonne en France, du Tage en Espagne et en Portugal. Le crâne du Neanderthal fut trouvé en 1857, dans la vallée du Neander, entre Dusseldorf et Elberfeld. Un fragment pareil fut recueilli en 1865 à Eguisheim et un autre quelques années après à Brüx en Bohême.

Le docteur Brinton a essayé de concilier l'évidence européenne avec les vues de Darwin, en suggérant que le sens général de la conclusion du grand naturaliste était simplement « que l'homme se développa d'abord dans les chaudes régions de la portion occidentale ou atlantique du Vieux-Monde, et non en Asie ». Ainsi expliquée, l'Afrique où l'on place l'origine de l'homme n'est plus l'Afrique équatoriale au sud du Sahara, mais cette vaste péninsule ancienne qui comprenait l'Afrique du Nord et l'Europe de l'Ouest. En d'autres termes, ce n'est plus l'ancienne Afrique, mais l'ancienne Europe.

On sait que dans la première période tertiaire, l'Europe et l'Afrique du Nord étaient unies, qu'elles étaient séparées de l'Afrique équatoriale par des mers *peu profondes* où sont maintenant le désert du Sahara, la moitié orientale de la Méditerranée et la vallée de l'Euphrate. Réunissant l'Atlantique et l'Océan Indien, la mer Saharienne divisait ainsi le Vieux-Monde en deux continents, un au

nord, qui comprenait l'Afrique du Nord, l'Europe du Sud et de l'Ouest, l'Asie du Sud et de l'Est, et un au sud, qui comprenait la plus grande part de l'Afrique. L'Arabie et l'Hindoustan étaient des îles. L'Europe du Nord et l'Asie du Nord-Ouest étaient submergées sous l'Océan du Nord. La Scandinavie était une île. L'Europe de l'Ouest était reliée avec l'Amérique par la voie de l'Angleterre, de l'Islande et du Groënland, pays qui jouissaient tous d'un climat tropical. Le continent du nord a longtemps été connu parmi les géologues par le terme très clair d'Eurasie. Le Dr Brinton, impressionné par l'idée que les vues de Darwin devaient, de quelque façon, être mises d'accord avec l'évidente antiquité de l'homme en Europe, influencé peut-être plus encore par l'étude de la distribution historique de la race blanche, a proposé d'appeler Eurafica la péninsule de l'Ouest. Cette proposition, cependant, a cet inconvénient que, si le nom d'Eurafica exprime heureusement un fait actuel très important, l'unité physiologique, botanique, zoologique et ethnologique de l'Europe et de l'Afrique du Nord modernes, depuis qu'elles ont été géographiquement séparées et que l'Afrique équatoriale et celle du Nord ont été géographiquement unies — ce nom n'a plus de sens si on se rapporte aux temps primitifs. A l'époque tertiaire, il y avait une Eurasie, mais pas d'Eurafica.

Néanmoins, il est juste de conclure que si des groupes d'hommes primitifs vivaient en Europe, l'habitat de l'espèce s'étendait au sud et à l'est, à travers ce qui est l'Afrique du Nord actuellement et qui, alors, ne faisait pas partie de l'Afrique. Cette conclusion tirée de la géographie tertiaire est confirmée par la coïncidence de la paléontologie et de l'archéologie. La distribution des singes anthropoïdes s'étendait certainement au sud et à l'est de l'Europe occidentale. Le Droyppithèque, on s'en souvient, a été trouvé en Italie. Les restes paléolithiques, si abondants dans l'ouest de l'Europe, se trouvent aussi dans les vallées de l'Atlas et en Tunisie.

Mais si, en face d'une telle évidence, nous plaçons le premier habitat de l'homme et ses ancêtres immédiats aussi à l'est que le point où la Tunisie et l'Italie actuelles se joignaient sur la côte sud de l'Europe tertiaire, nous ne pouvons pas arbitrairement nous arrêter là et supposer que la race s'est développée « quelque part sur la superficie, ancienne ou actuelle de l'Afrique, et non pas en Asie ». La côte sud du continent septentrional continuait, ininterrompue, le long de la base sud-ouest de la chaîne de montagnes qui relie, au nord-ouest, la vallée de l'Euphrate, celle du Tigre et le golfe Persique; de là, le long de l'Océan Indien; le long du côté nord de ce qui est aujourd'hui la vallée de l'Indus; le long du côté nord-est de ce qui est la vallée du Gange et, enfin au sud-est, vers la péninsule Malaise, à Sumatra et Java. A l'extrémité est de cette longue ceinture, les anthropoïdes vivent encore en nombres considérables, et à cette même extrémité est, se trouvent les vestiges de races humaines non développées et ressemblant de très près aux singes anthropomorphes. Les outils paléolithiques se trouvent vers Madras, dans les Indes, qui était une île et sur d'autres points de l'Asie méridionale. Ces faits suffisent certainement à établir la possibilité que l'homme simien a vécu dans l'extrême Asie et aussi d'un habitat qui s'étendait au nord-ouest vers l'Europe.

A ces considérations, s'ajoute maintenant la découverte, dans les dépôts pliocènes de l'île de Java, de restes que le D<sup>r</sup> Dubois, en les décrivant le premier, a trop hâtivement déclarés ceux du type intermédiaire entre l'anthropoïde et l'homme, qu'il a appelé le « *Pithecanthropus erectus* » et que Hæckel, en 1868, a supposé être « le chaînon manquant ». Ces restes, peut-être ceux d'un homme du type du Neanderthal, consistent en la partie supérieure d'un crâne, un fémur et une molaire. L'arche crânienne est à peu près entre celle d'un chimpanzé et celle d'un homme bien développé, tandis que la capacité crânienne est double de celle d'un gorille et s'approche du minimum physiolo-

gique humain. Le fémur a les caractéristiques simiesques, mais sa forme et ses dimensions sont celles de l'homme. Cette découverte rend l'hypothèse de l'origine orientale de l'espèce humaine aussi solide que celle de l'origine occidentale.

Le raisonnement poussé jusque-là nécessite, cependant, un retour à l'Afrique tertiaire, oblige à admettre que l'habitat de l'espèce humaine a pu s'étendre aussi à travers la partie septentrionale du continent, le long de la côte sud de la mer Saharienne. Pendant l'émergence du Sahara et la submersion du bassin Méditerranéen, il y eut indubitablement des ponts de terre d'un continent à l'autre. L'Afrique est le domicile des plus hauts anthropoïdes survivants, le gorille et le chimpanzé. Les négroïdes de l'Équateur sont, en apparence, identiques ethnographiquement avec les Mincopis des îles Andaman et les négroïdes des Philippines.

Il y a peu à dire sur les indications qui tendent à faire du Sud-Afrique, ou de l'Amérique, ou de l'Asie du Nord-Est, le berceau de l'homme. Des instruments paléolithiques sont retrouvés aussi au sud que le cap de Bonne-Espérance, mais il n'y a aucun témoignage local qui permette de relier l'homme paléolithique au singe anthropoïde indigène. En Amérique, on n'a trouvé aucun catarrhin sans queue et les prétendues découvertes de l'homme quaternaire n'y ont pas été vérifiées. L'authenticité des paléolithes des graviers de Trenton ou de la vallée de l'Ohio est discutée. Peu ou point de restes paléolithiques ont été trouvés en Scandinavie, en Allemagne, en Russie ou en Sibérie. Il n'y a pas de catarrhins au nord des Alpes ou de l'Himalaya.

En présence de tous ces faits, il semblerait que nous devrions chercher l'habitat des ancêtres immédiats de l'homme là où nous savons qu'a prévalu, dans la période tertiaire, un climat allant du tropical au tempéré; où nous savons qu'a existé le singe catarrhin; où ont été découverts les premiers restes humains; d'où les races infé-

rieures humaines pouvaient être distribuées comme elles le sont. Une région ou une zone, remplissant toutes ces conditions, fut probablement la suite du développement de l'homme d'un type inférieur. Les régions où sont les restes paléolithiques, mais qui n'étaient pas habitées aux époques miocènes et ultérieures par des catharrins ou dont le climat était défavorable, ou qui n'ont pu être des centres de dispersion, furent probablement celles où erra l'homme dès sa première sortie de sa première demeure. Celles où ne se trouvent pas de débris paléolithiques furent sans doute les dernières peuplées.

En appliquant ces règles à des faits connus, on voit que l'habitat de l'espèce humaine fut, probablement, une zone tropicale et sous-tropicale qui suivait la moitié d'un grand cercle, de Java jusqu'à l'Angleterre. Plus exactement, ce furent les côtes sud-ouest du vaste continent tertiaire d'Eurasie, l'île tertiaire de l'Hindoustan, et la côte nord de l'Afrique tertiaire. De cette zone, l'homme erra d'abord sur la côte est de l'Afrique vers le cap de Bonne-Espérance, tandis que par l'Islande et le Groënland, il arrivait jusqu'en Amérique. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il trouva son chemin à travers l'Himalaya jusqu'à l'Asie du Nord-Est et, à travers les mers du Nord, jusqu'à la Scandinavie.

Evidemment, les idées populaires hésitent à concevoir le premier habitat de l'homme comme une zone extrêmement longue et très étroite, au lieu d'une vallée circonscrite ou d'un plateau délimité. Mais il n'est pas nécessaire de dire que les idées populaires sur ce sujet n'ont jamais été basées sur des recherches scientifiques. Nous savons qu'avant l'homme, les singes supérieurs étaient distribués le long de la zone Indo-Européenne que nous avons décrite. Nous savons que l'homme quaternaire était, de même, réparti sur cette zone. A moins que nous ne voulions croire qu'un cerveau aussi mauvais que celui d'un chimpanzé devint un cerveau aussi bon que celui d'un

Tasmanien ou d'un Mincopi dans moins de temps que le cerveau d'un sauvage des forêts germaines n'en mit à devenir celui d'un Européen actuel, nous devons admettre que le type intermédiaire à l'homme et au singe exista assez longtemps pour se répandre dans toute la zone des singes anthropoïdes et des hommes quaternaires. A moins que nous ne voulions croire que les acquisitions qui constituent la supériorité de l'homme sur le singe furent faites de façons qui ne ressemblent en rien à celles dont sont faites les acquisitions qui constituent la supériorité de la civilisation sur la sauvagerie, nous devons admettre que ce n'est pas un seul petit groupe d'anthropoïdes semi-humains qui fit toutes les acquisitions humaines et que ce ne peut pas être une seule région qui les vit toutes éclore. La civilisation s'est faite par d'innombrables mélanges de peuples, de sangs, des amalgames de traditions, par lesquels les gains mentaux et physiologiques de chacun des groupes se sont étendus à mille autres groupes. Aucune raison suffisante ne permet de douter que les gains qui ont fait de l'anthropoïde l'homme, n'aient été faits, échangés, multipliés de cette façon.

En un mot, ces gains, si merveilleux dans leur total, si insignifiants peut-être dans le détail, ont été accumulés par un mécanisme sociologique. Les groupements génétiques et congrégatifs se sont combinés, croisés, heurtés et unis, dans d'innombrables variations de dimension et de composition. Parfois de petites bandes, vivant longuement en sécurité, dans un milieu plus ou moins isolé, maintenant l'exclusivisme de leur association, ont vu se développer des traits distinctifs. D'autres fois, des bandes réunies comme le sont maintenant les hordes d'animaux et de sauvages, par des changements de ressources alimentaires, par le feu, par les ennemis, se sont massées en agrégats énormes. Dans de telles vicissitudes, les variations instables disparaissaient rapidement; les variations stables et utiles se transmettaient de chaque centre original à tous

les individus, à toutes les hordes de l'espèce. Dans cette conception d'une espèce distribuée à travers une longue zone, où sont beaucoup de particularités locales de milieu et beaucoup de centres d'association, mais où se produisent de nombreuses émigrations et de fréquents mélanges, se trouve peut-être la fusion des éléments de vérité essentielle des deux grandes théories contraires, polygénistes et monogénistes.

Si les conclusions jusqu'ici exposées sont vraies, nous devons croire que l'association, plus extensive, plus intime, plus variée dans ses phases que celle pratiquée par les espèces inférieures, fut la cause maîtresse du développement mental et moral et des modifications anatomiques qui transformèrent en homme une sous-espèce. L'induction que l'association était plus intime chez les ancêtres immédiats de l'homme que parmi les autres mammifères est confirmée par l'examen des caractères de l'association parmi les plus hauts animaux et les hommes inférieurs. Dans le monde animal, l'aide mutuelle atteint son plus haut degré chez les singes sociables. Qu'elle fut développée parmi les premiers hommes des cavernes, cela est démontré par leurs luttes heureuses contre des ennemis tels que le mastodonte et l'ours des cavernes. Les quadrumanes dépensent mieux dans le jeu leur surcroît d'énergie que les autres mammifères et il est superflu de rappeler l'affection presque humaine des singes. Chez les hommes inférieurs, le jeu a reçu une organisation sous la forme de fêtes. S'il y eut une forme transitoire entre les quadrumanes et l'humanité, il y a eu sans aucun doute un développement de l'association intermédiaire entre l'aide mutuelle, les plaisirs sociaux des quadrumanes et la coopération, les fêtes des hommes.

Le développement de l'association en intimité, par dessus tout, celui des fêtes, convertirent le langage élémen-

taire des animaux en ce langage qui fut, dès ce moment, la base du progrès humain. Romanes a montré exactement où était le fossé à combler. Il n'est pas vrai que, comme on l'a dit d'Aristote à Locke, et comme beaucoup le croient encore, la différence mentale entre l'homme et les animaux inférieurs réside dans la faculté humaine de former des idées générales. Les animaux peuvent généraliser. Ils peuvent même exprimer et communiquer des idées générales par le ton, les gestes, mais ils ne peuvent ni nommer leurs pensées abstraites ni, dès lors, combiner leurs noms en des propositions.

Les idées peuvent être de simples souvenirs de perceptions, simples, particulières, concrètes. Elles peuvent être un composé d'idées simples que le sujet ne reconnaît pas cependant comme différent de ces idées simples qui le composent, quoiqu'il en diffère beaucoup. Elles peuvent être, en un mot, les abstractions non-perçues que Romanes appelle des récepts. Enfin, elles peuvent être de vrais concepts, c'est-à-dire elles peuvent être les idées abstraites que le sujet conscient lui-même distingue et reconnaît comme abstraites, dont il pense comme d'une abstraction, auxquelles il donne des noms qui lui permettent, à lui et aux autres, de les identifier comme abstraites. Comme exemples de la faculté qu'ont les animaux de former une idée générique qu'il nomme récepts, Romanes cite la différence reconnue par les oiseaux pêcheurs qui plongent sans crainte dans l'eau d'une grande hauteur, mais descendent avec précaution sur la glace ou le sol; l'habitude des éléphants ou des ours de faire des courants dans l'eau pour attirer les objets flottants qu'ils ne peuvent atteindre. Ces exemples, et d'autres dont est rempli l'ouvrage de Romanes, montrent nettement que les animaux intelligents ont quelque faculté de généraliser; mais il n'y a aucune preuve qu'ils fassent d'une idée abstraite, comme telle, un objet de contemplation.

Le langage, le système des signes qui expriment les